

« Tout perdu Tout gagné Histoires de vies »

Écrire et dire, de l'écriture à l'oralité

Le texte qui suit, que l'on pourrait aussi sous-titrer « De l'alpha à l'oméga d'un projet d'atelier d'écriture qui débouche sur une création théâtrale », nous raconte comment des apprenants participant à un atelier d'écriture à Lire et Ecrire Verviers ont imaginé de créer un spectacle, comment ils l'ont écrit, quelles collaborations ils ont nouées pour le mettre en scène. Mais aussi quelle place ce spectacle a prise dans la vie culturelle locale et quelles retombées il a eues dans la vie des participants. Bref, non seulement l'alpha et l'oméga d'un projet, mais aussi l'alpha et l'oméga d'une expérience artistique émancipatrice pour les apprenants et sensibilisatrice pour les spectateurs.

L'atelier d'écriture, c'est le mercredi matin de 9 à 12h à Lire et Ecrire Verviers. Les apprenants s'y inscrivent en plus de leur horaire de formation. Ils viennent principalement pour écrire... c'est-à-dire relever le défi de la pratique de l'écriture malgré leurs difficultés.

Chaque année, nous proposons aux apprenants de rendre visible leurs écrits en réalisant un projet commun, un projet concret, quelque chose à présenter à l'extérieur de Lire et Ecrire.

De l'idée au projet

Il faut d'abord quelques ateliers autour de la poésie pour commencer à se réconcilier avec sa propre écriture, pour se connaître, pour constituer le groupe. Ces premiers ateliers sont d'une importance capitale. Il s'agit de

faire sentir concrètement aux apprenants que l'écriture est possible pour chacun. En parlant d'écriture, nous pensons à celle qui permet de formuler sa pensée. Elle peut être très simple et viser l'essentiel. Il faut alors choisir les mots justes, et ça c'est tout un art... L'écriture commence à devenir plaisir...

A la mi-octobre, nous abordons plus précisément l'idée d'un projet à réaliser pour la fin juin. Cette proposition a souvent tendance à surprendre ou inquiéter les nouveaux apprenants. Ils n'y croient pas vraiment, cela semble impossible... Ceux qui ont participé à l'atelier la session précédente se chargent de rassurer les nouveaux en racontant les projets auxquels ils ont participé... parfois même en les montrant¹. Depuis 2 ou 3 ans maintenant, les anciens savent que l'atelier d'écriture est lié à la

réalisation de projets. Bien souvent en arrivant en septembre, ils disent : « *Et cette année, qu'est-ce qu'on va faire ?* ».

Un spectacle pour quoi et pour qui ?

Tous les projets sont fortement liés au vécu des apprenants sans pour autant prendre la forme de récits de vie proprement dits. Ils s'inscrivent dans une réflexion du groupe, une réflexion à caractère philosophique. Cette réflexion se fait à partir de ce qu'apportent les apprenants en lien avec ce qu'ils ont vécu dans la semaine, ce qu'ils ont vu à la télé ou entendu à la radio, ce qu'ils ont entendu dans leur quartier... Le « *comment ça va aujourd'hui ?* » apporte toujours la base d'une réflexion s'inscrivant progressivement dans un contexte plus large.

En ce début d'année 2008-2009, deux sujets alimentaient la réflexion :

- Une apprenante maman d'une enfant handicapée parlait souvent de la situation des enfants à l'hôpital, de leur coupure d'avec le milieu scolaire, de leur solitude et de leur souffrance.
- D'autres abordaient régulièrement le sujet de la crise financière qui faisait la une de la presse et envahissait le journal parlé. Certains apprenants du groupe étant en difficulté financière exprimaient une vive colère face aux décisions de débloquer rapidement de grosses sommes d'argent pour sauver les banques en faillite. D'autres, en écho avec les fermetures d'usines annoncées, se souvenaient d'avoir été victimes d'une situation analogue quelques années auparavant.

Les discussions tournaient donc soit autour de la souffrance, de l'isolement des enfants à l'hôpital, soit des différences entre riches et pauvres dans notre société. Plusieurs

d'entre eux avaient affronté des maladies graves dans leur enfance, ou avec leur propre enfant ; d'autres avaient perdu leur emploi depuis quelques années ou se trouvaient en situation financière difficile, voire en surendettement.

Au fil des ateliers, les apprenants parlaient de l'impact de l'argent dans leur vie, y compris ceux ayant des enfants malades qui parlaient de l'impact du coût des soins sur la situation financière de la famille, de l'impact d'une situation précaire sur la manière d'appréhender la vie. Victimes d'un point de vue financier, professionnel, médical..., ils se rejoignaient dans leurs expériences et réalisaient qu'ils avaient développé une certaine force pour résister au malheur, à la solitude, à l'exclusion..., une force pleine de richesses en stratégies de contournement, en acharnement parfois, en valeurs humaines...

La première idée était d'écrire pour raconter cette force gagnée dans la résistance, en étant à la fois sérieux et drôle. Une première proposition était de présenter un petit spectacle à des enfants à l'hôpital... pour « *leur remonter le moral* », pour dire que dans la difficulté, il y a toujours de la force à trouver. Cette idée ne satisfaisait cependant pas tout le monde. Elle visait un public particulier, celui des enfants, alors que certains voulaient faire passer le message de manière plus large. Une partie des apprenants disaient aussi ne pas se sentir en mesure d'affronter la souffrance des enfants gravement malades... Au fil des discussions, les apprenants ont finalement choisi de toucher un public large en argumentant que les enfants pourraient en faire partie et l'idée de présenter un spectacle en milieu hospitalier a été abandonnée.



Par contre, l'idée du spectacle faisait l'unanimité. C'était décidé, cette année nous écrivions un spectacle, un spectacle de théâtre qui serait drôle tout en parlant d'un sujet sérieux, un spectacle qui toucherait le public.

Après cette décision, il s'agissait d'en affiner la représentation concrète... et de la faire devenir un projet où chacun trouverait sa place. Il était important à ce moment-là de nous questionner sur ce que nous voulions faire exactement. Nous, c'est-à-dire le groupe, tous participants, formateurs et apprenants. Les questions posées par tous étaient les suivantes :

- Quelle histoire allons-nous raconter ?
- Quel sera le thème du spectacle ?
- Où allons-nous jouer ?
- Avec qui pourrait-on travailler ?
- Qui pourrait nous aider dans la réalisation du spectacle ?

- Quel sera le 'fil rouge' de notre scénario ?
- Qu'est-ce qu'on veut dire en parlant de 'richesse et pauvreté' ?
- Qu'est-ce qu'on veut faire comprendre aux gens ?

Pour raconter quoi ?

De la réalité à la fiction

Nous avons commencé par mettre en commun ce que chacun pensait de la richesse et de la pauvreté. Chacun s'est exprimé sur ses expériences de pauvreté et richesse.

Très vite est apparue une opposition entre richesse financière et richesse humaine. A un certain moment de la réflexion, les apprenants pensaient qu'une personne très riche pouvait difficilement avoir des valeurs de partage, de solidarité et d'empathie avec ceux qui ont moins. Les articles de journaux du

moment et le discours médiatique ambiant corroboraient cette vision des choses.

C'est en abordant le vécu des apprenants, pour la plupart en difficulté financière... qu'est apparue l'idée que la solidarité n'était pas forcément l'apanage de la pauvreté, ni l'égoïsme l'apanage de la richesse. Une personne riche pouvait très bien être solidaire et partager ses biens (on a parlé d'actions de certaines personnes publiques, chanteurs, etc. qui s'engagent discrètement aux côtés de certaines œuvres de bienfaisance). Comme une personne pauvre pouvait très bien être individualiste et opportuniste face aux problèmes qui se présentent (les apprenants ont illustré ce point en parlant des ravages de l'alcoolisme, d'attitudes malhonnêtes de supposés amis qui ne rendent pas l'argent prêté...). Pour finir, les représentations étaient un peu chamboulées.

Une autre idée faisait son chemin : avoir de l'argent ou ne pas en avoir modifie la façon d'aborder la vie en général. Une réflexion s'amorçait sur ce qui fait le caractère précieux d'une vie.

Les discussions se faisaient de manière très authentique, y compris pour les formateurs et animateurs qui ne vivaient pas la même situation financière que les apprenants. Il y a eu une réflexion intéressante autour de qui se considérait comme 'riche' ou 'pauvre'. Nous avons évoqué le seuil de pauvreté. Certains apprenants ont été surpris d'apprendre que d'autres vivaient avec une somme inférieure au minimum vital reconnu. Certains apprenants ont également évoqué des changements de situation suite à des revers de parcours, perte d'emploi, maladie, décès. Les positions qui au départ étaient très tranchées sur richesse et pauvreté devenaient plus nuancées, prenant en compte différents contextes.

Petit à petit, la réflexion s'est portée autour de la question suivante : en quoi sommes-nous riches... ou pauvres, et qu'est-ce que ça change dans la vie ? C'est à partir de là que les apprenants ont décidé de faire passer un message : écrire et dire que dans la vie la richesse ne se trouve pas toujours là où l'on croit et que la pauvreté a ses richesses.

Il restait encore à imaginer un scénario qui permettrait de rendre ce message, qui ferait sentir les nuances des réflexions, qui aborderait différents contextes :

- richesse/pauvreté et alcoolisme ;
- richesse/pauvreté et travail ;
- richesse/pauvreté et famille ;
- richesse/pauvreté et santé ;
- richesse/pauvreté et avenir ;
- richesse/pauvreté et confiance en soi.



L'idée principale a été de représenter la pauvreté par une personne pauvre, un ouvrier vivant seul avec sa petite fille malade, et de représenter la richesse par une personne riche, propriétaire d'une usine dans laquelle travaillerait 'le pauvre'. L'histoire ferait se croiser ces personnages à différents moments de leur vie, puis... un événement viendrait inverser les rôles. Cette inversion permettrait de dire que dans la vie, ce qui fait avancer plus que l'argent, ce sont les valeurs humaines.

L'apport de la poésie

Lors des premiers ateliers pour prendre confiance en sa propre écriture, nous avons souvent eu recours à la poésie. En commençant par un poème d'André du Bouchet, extrait de *Carnet bleu* ² qui fait référence à l'acte d'écrire : « *Pour écrire, il faut surmonter les grands désastres, la misère des hommes, les événements – le journal du sommeil – le métier du jour – cette taie d'huile qui nous rend aveugle et sourd – qu'il faut si violemment déchirer pour reprendre contact avec les choses les plus simples.* » Par ces quelques lignes très métaphoriques, les apprenants ont été invités à dire ce que représentaient pour eux les grands désastres, la misère des hommes, les événements, le journal du sommeil... A partir d'un exemple de métaphore, ils ont créé leurs propres propositions. Ils ont comparé l'écriture à une montagne, un messenger, un ciel, un rêve...

Nous avons souvent utilisé cette pratique de la métaphore pour écrire le scénario de *Tout perdu Tout gagné*. Comme pour la production de ce texte :

Prêt pour travailler, il court.

Il concourt, il est très courageux.

Il court autour de la tour.



Comme un cheval de trait, si courageux.

Il est toujours prêt.

Même si ça fait mal, aïe, aïe, aïe...

Il va encore et encore autour de la tour.

Pour travailler comme toujours.

Tout en s'inscrivant dans une histoire, les textes étaient courts et imagés. Ce style poétique a facilité par la suite l'interprétation et la gestuelle dans le jeu théâtral.

Comment va-t-on s'y prendre ?

Planifier

Aucun d'entre nous n'avait réalisé une pièce de théâtre. Certains apprenants se souvenaient de représentations dans leur jeunesse, lors d'activités proposées par des maisons de jeunes, des homes... Mais de là à réaliser un spectacle de bout en bout... personne n'avait cette expérience, ni les formateurs, ni les apprenants.

En nous référant au cinéma, nous avons cherché les tâches et fonctions qui seraient nécessaires pour réaliser notre spectacle. Nous avons commencé par parler de 'scénario', puis sont venus les mots 'réalisateur', 'metteur en scène', 'décor', 'maquilleuse'... Tout cela faisait rêver... et peur également. Il était hors de question de paraître ridicule. Alors en grand groupe, nous avons écrit



tout ce qui nous semblait indispensable pour réussir le spectacle :

- que l'ensemble soit de qualité ;
- que tout le monde y ait une place ;
- que chacun s'y investisse selon ses possibilités ;
- que l'on ne change pas nos textes ;
- ...

Dès novembre, nous avons établi un premier planning qui déterminait quelques étapes :

- de novembre à janvier, écrire le scénario ;
- entre décembre et janvier, contacter des personnes qui pourraient s'occuper de la mise en scène ;
- entre novembre et décembre, écrire des lettres à des parrains, des artistes qui pourraient nous aider à réaliser notre spectacle en apportant de la musique... ;
- entre décembre et janvier, contacter des salles à Verviers qui pourraient nous accueillir pour jouer.

Se lancer collectivement

Comment écrire une même histoire à quinze ? Nous avons commencé par tout écrire ensemble. De suggestions en sous-groupes, nous passions par des constructions d'acrostiches et 'banques de mots' en grand groupe, puis par des propositions individuelles, qui étaient à nouveau relues et retravaillées en sous-groupes. C'était fastidieux, mais fin décembre, nous étions arrivés à une histoire presque complète que nous avons coupée en trois actes.

Toujours par des croisements de points de vue entre sous-groupes, individus et grand groupe, nous avons brossé le caractère des personnages principaux.

Petit à petit, l'histoire prenait tournure. Il fallait rajouter des détails sur l'atmosphère, des anecdotes, des moments pour faire réfléchir le public.

Après l'enthousiasme de départ, nous avons traversé une période de doute. Un doute un peu inconfortable, dû à la recherche de ce qu'on voulait et qui paraissait encore flou... mais qui n'a pas ébranlé la décision de faire un spectacle. Fin novembre, l'acte 1 n'était pas terminé... et nous n'en étions pas satisfaits. Parallèlement, des apprenants interrompaient leur formation, des nouveaux arrivaient, comme cela se produit à chaque session.

Surmonter la difficulté

Les formateurs continuaient d'y croire en apportant de nouvelles idées. Nous avons proposé de relire tous les textes écrits lors des premiers ateliers, en disant qu'il y aurait sans doute dans ce capital poétique, des textes à transformer légèrement qui pourraient enrichir rapidement le scénario. Les apprenants ont adhéré à cette proposition, et en sous-groupes, nous avons passé un



long temps de relecture et de tri pour choisir quels extraits pourraient convenir avec l'acte 1, 2 ou 3 de notre scénario.

Ce travail a été un moment marquant dans l'évolution du projet. La relecture de ces textes a permis de reprendre confiance, ils sont devenus bien communs, matériel à retravailler. A partir de cette expérience, les apprenants ont proposé de faire le même travail avec des livres de poésie. En relisant leurs textes, ils se sont souvenus des instants poétiques autour d'André du Bouchet, de l'écriture d'haïkus³...

Une des formatrices bénévoles, qui est également conteuse, dispose d'une importante collection de livres de poésie. Elle a proposé à ceux qui voulaient de venir un mercredi après-midi chez elle pour collecter des morceaux de poésie qui pourraient enrichir notre scénario.

Immédiatement, quatre apprenants ont été intéressés. Ils ont trouvé les solutions pour la garde des enfants, pour déplacer les rendez-vous médicaux... Ces quatre personnes ont par la suite été de véritables moteurs pour le projet. S'ils s'engageaient, c'est qu'ils y croyaient... ce qui avait tendance à être contagieux et à motiver ceux qui n'y croyaient pas encore tout à fait.

Suite à ces deux apports en textes, le scénario s'est vite étoffé. Il restait néanmoins à relire et relire encore pour placer ces morceaux de textes à des endroits pertinents pour la cohérence de l'histoire. Il a aussi fallu en éliminer... ce qui n'a pas été facile, mais a formé les apprenants non seulement à argumenter les raisons du choix ou du non choix d'un texte, mais à une pratique attentive de la lecture, à dépasser le déchiffrage

pour aller vers le sens, à dépasser l'univers du texte pour aller vers la globalité du scénario.

Vivre l'engagement

En janvier, nouvelle année... nouveaux changements dans le groupe. Nous fluctuions alors entre dix et douze participants. Le scénario était quasi terminé, il manquait une conclusion... mais l'histoire était cohérente. Elle faisait une vingtaine de pages. Nous avons pris rendez-vous avec Nathalie Pauproté, metteuse en scène. Nous lui avons présenté l'idée du spectacle et demandé de lire le scénario. Elle a de suite été séduite par le projet et par l'enthousiasme des apprenants.

Plus le temps avançait, plus les apprenants s'engageaient. En avril est arrivée une nouvelle apprenante. Curieusement, elle n'a pas été effrayée par le projet. Elle a pris cette opportunité comme une chance. Alors qu'elle montrait une grande irrégularité par ailleurs, elle s'est accrochée à ce projet en étant de

plus en plus régulière. Une autre apprenante qui avait pris l'habitude d'arriver une demi-heure en retard s'est mise à arriver à l'heure ; une autre qui avait une santé particulièrement fragile a pu placer sa maladie au second plan en se faisant un point d'honneur à venir malgré la fatigue... et ces changements étaient à chaque fois remarqués et encouragés par les autres participants.

Prendre contact avec des intervenants extérieurs permettait aux apprenants de parler du projet, de l'expliquer dans ses détails. En faisant cela, ils se le représentaient concrètement et se l'approprièrent. L'engagement est à la mesure de l'appropriation du projet par les participants. C'est le degré d'engagement qui génère les transformations qui mènent au réel apprentissage, à l'intention de reprendre pour soi-même les découvertes qui permettront d'envisager d'autres horizons.



Les opportunités et les imprévus

Imprévus et stratégies de contournement

Nous avons commencé à répéter chaque semaine avec Nathalie. Nous avions l'illusion que notre scénario ne changerait pas. Nous avions dit dans nos critères de réussite que nous ne voulions pas que les textes soient changés, réduits... Oui, mais 20 pages, c'est beaucoup... surtout quand il faut mémoriser, et que la mémoire n'est pas toujours au rendez-vous.

Comment faire face à cette réalité ? Nathalie a d'abord proposé d'alléger le scénario, mais les apprenants n'étaient pas d'accord. Eux proposaient de faire jouer plusieurs participants et de découper le scénario. Cela permettrait d'une part de diminuer le texte à mémoriser pour les rôles principaux, et d'autre part répondrait au souci de marquer une présence égale de tous sur scène. Mais cela perturbait la cohérence de l'histoire. Finalement, c'est un compromis qui a été adopté. Nathalie a proposé de garder le texte intégral, en apportant quelques modifications pour que certaines parties soient dites par un narrateur. Cela permettrait d'insérer des moments de réflexion et de garder le style poétique initial.

Pour que ce narrateur reste central dans l'histoire, elle a proposé de réaliser des séquences filmées qui feraient partie du décor. Le rôle de narrateur pourrait être endossé par plusieurs personnes, y compris des personnes extérieures au projet qui liraient nos textes... proposition qui a tout de suite plu aux apprenants. Ainsi le spectacle s'inscrirait dans le quotidien de la société, ce qui donnerait au message global une résonance multiple.

Les apprenants ont pu participer activement au tournage, non seulement comme comédiens, mais de l'autre côté de la caméra, en filmant l'un ou l'autre interprète de nos textes. Nous avons convaincu un ouvrier de chantier, un géomètre, un fermier, un employé d'agence de voyage, un restaurateur. Lors de cette expérience d'enregistrements divers, nous nous sommes confrontés aux autorisations à demander, aux multiples répétitions des scènes pour la meilleure prise de vue ou de son.

Le fait de se voir filmés a permis certaines prises de conscience chez les apprenants, au niveau de la diction, au niveau du langage corporel. Ils ont pu également s'habituer à entendre leur propre voix qui ne résonne pas en externe de la même manière que celle que chacun entend à travers son oreille interne.

L'apport de professionnels

Jacques Stotzem a répondu positivement à notre demande de parrainage. Jacques est un guitariste verviétois dont la renommée dépasse actuellement les frontières belges. Malgré un agenda bien rempli, il a accepté de composer des musiques originales pour notre spectacle et de les interpréter en live. Le spectacle s'en trouvait enrichi et cela poussait les apprenants à donner le meilleur d'eux-mêmes. C'était pour eux à la fois impressionnant et gratifiant de se confronter à cet artiste.

Nous avons également bénéficié du soutien de Télévesdre pour le montage des vidéos. Une relation de plus en plus étroite se construit entre Lire et Écrire et cette télévision locale qui collabore maintenant régulièrement avec nous dans le cadre de la sensibilisation à la problématique de l'illettrisme. ⁴

La dimension de l'oralité

Dire devant un public

Pourquoi s'exprimer devant un public... dans quelle intention ? Certains apprenants de l'atelier d'écriture se sont également investis dans l'association *L'illettrisme Osons en Parler*. Pour eux, il est toujours important de dire à l'extérieur que l'illettrisme n'a rien à voir avec l'intelligence et que les problèmes d'écriture n'empêchent pas de réfléchir, d'analyser des situations, de confronter des points de vue... Lorsqu'ils tiennent ce discours, bien souvent les autres apprenants, francophones ou non, les rejoignent. Dans le fait d'écrire un scénario, de le jouer, il y avait l'intention de montrer que la difficulté en lecture et écriture des personnes en formation à Lire et Ecrire se situe au niveau de la technique et non de la pensée. L'idée de jouer à l'extérieur était donc également une opportunité de parler publiquement de l'illettrisme, non pas du point de vue des causes ou des conséquences, mais pour

déjouer des préjugés, pour dire qu'il faut arrêter l'amalgame entre difficulté en technique d'écriture et incapacité à penser.

Jouer devant un public signifiait également que le spectacle « *c'était du sérieux* ». Le spectacle pouvait se situer au même rang que les autres représentations programmées dans les Centres culturels. A Dison, la représentation était en soirée et l'entrée était à 2 €. Nous avons négocié ce tarif démocratique pour permettre à tous, y compris aux familles, d'assister au spectacle. Un bar était organisé, tout comme pour n'importe quel autre spectacle. Une large publicité faite par les apprenants dans les médias locaux a permis de faire salle comble lors des deux représentations ⁵.

Présenter aux journalistes

Nous avons également décidé d'organiser une conférence de presse pour parler du spectacle, pour expliquer l'intention du groupe et interpeller sur ce que signifie le mot 'illettrisme'. Le thème du spectacle ayant pris



racine dans la crise financière toujours d'actualité, quelques journalistes ont répondu à l'invitation du petit déjeuner de presse organisé par le groupe. L'impression générale était plutôt positive. Deux journalistes représentant le journal *Le Jour* et *La Meuse Verviers* se sont engagés à écrire un article.

Le lendemain, *La Meuse* titrait : « *Illettrés, ils ont écrit leur propre pièce* ». Le journaliste signalait un article élogieux sur la performance de personnes illettrées qui avaient, malgré leurs difficultés, réussi à écrire un spectacle... Il parlait aussi de l'illettrisme comme d'un fléau caché de notre société en saluant l'audace des apprenants à évoquer publiquement ce problème. Tollé chez les apprenants : « *Nous n'aimons pas le mot 'illettré', on se sent encore rabaissé, nul,...* ».

Nous avons relu l'article, en cherchant s'il pouvait y avoir confusion entre illettré et stupidité. C'est après avoir longuement discuté sur la nécessité de nommer les choses que le mot 'illettré' a été un peu réhabilité dans sa fonction de désigner celui qui est en difficulté avec la lecture et l'écriture. Ce mot a l'insupportable connotation d'inculte que l'on trouve aussi dans le dictionnaire, et les souffrances qu'il a provoquées dans un passé scolaire chaotique, parfois encore bien présentes dans la scolarité des enfants des apprenants, sont tout aussi insupportables.

De la force dans le texte

Dire devant un public... monter sur scène et déclamer, c'est doper le texte. D'un seul coup, celui-ci entre dans une autre dimension par l'interprétation, la gestuelle, le langage du corps... Tout cela lui donne une certaine puissance, il résonne autrement, aux mots se joint l'image.

A chaque répétition, nous commençons par nous entraîner dans des exercices d'expression orale et corporelle. Au début, les apprenants avaient tendance à rire ou à en rajouter pour faire rire les autres. Être naturel en jouant, c'est tout un apprentissage qui commence d'abord par se sentir à l'aise avec soi-même. Depuis toujours à l'atelier d'écriture, un cadre bienveillant de non-jugement et de respect a été posé qui s'est spontanément appliqué à ce type d'exercice. C'est avec surprise que nous avons vu plonger une apprenante dans le jeu et être très convaincante au point de laisser le groupe sans voix la première fois. Nous avons ensuite cherché à nommer ce qui avait fait la puissance de son interprétation : son regard (oser nous regarder dans les yeux), prendre le temps de prononcer son texte... Elle nous a dit son intention de nous toucher, et c'était réussi.

Nous avons toujours eu l'habitude de nommer régulièrement tout ce qui se passait dans les ateliers, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'intention, du ressenti, des perceptions... cela permet des prises de conscience. Pendant les répétitions générales, cette habitude a été très importante.

Toujours dans la même intention de nommer et de prendre conscience des choses, Nathalie a demandé à plusieurs reprises de raconter le spectacle, sans le jouer. Elle posait quelques questions : qui arrive en premier ? qu'est-ce que tu dis ? qu'est-ce que tu fais ? comment tu te positionnes ? qui est autour de toi ? à quoi (ou à qui) dois-tu être attentif ? Ces séquences pouvaient durer une bonne heure, mais elles étaient essentielles pour que chacun ait la totalité du spectacle en tête, et non pas juste sa petite phrase à lui. Chacun prenait

alors conscience de la dimension totale du texte et se responsabilisait pour soutenir l'un ou l'autre quand il montait sur scène, pour improviser en cas d'oubli. Par la suite, nous avons remarqué une amélioration très sensible de la capacité à mémoriser les textes, les positions, les gestes. Se sentir plus à l'aise dans la mémorisation permettait aussi d'être plus attentif au jeu théâtral et à l'interprétation de chacun.

Les transformations

Mis à part les changements remarquables dans l'investissement des apprenants pour la réussite du projet, nous avons constaté diverses prises de conscience qui pouvaient ouvrir d'autres possibles pour les apprenants.

Le vécu transformé en art

Revenons à cette apprenante arrivée plus tard dans le groupe et qui s'est investie tout naturellement dans la réalisation du spectacle en disant que c'était une chance pour elle, que jusque-là elle n'avait jamais fait de théâtre. Elle était surprise qu'il y ait une place pour elle dans le spectacle et l'a prise à bras le corps. Quelques jours après son arrivée, elle nous a expliqué qu'elle dormait dehors. Elle nous a dit qu'étant dans cette situation, elle pensait que ce genre d'expérience n'était pas possible pour elle. Le fait que nous comptions sur elle lui a permis de trouver l'énergie d'entamer des démarches pour avoir un appartement qu'elle a obtenu quelques semaines plus tard. Entre-temps, elle avait pu trouver une solution pour dormir dans un hôtel.

Quand elle est arrivée, nous lui avons proposé d'ouvrir le spectacle en disant : « *C'était l'histoire d'un pauvre homme, si pauvre qu'il*

n'avait plus d'argent pour s'acheter un croûton de pain ». C'était la première phrase du narrateur que nous tournions en extérieur, dans le Parc de l'Harmonie à Verviers. Il faisait un temps de chien ce jour-là. Elle a répété une bonne vingtaine de fois cette petite phrase parce qu'il fallait une bonne prononciation, parce qu'il fallait tester des regards dans différentes directions, parce qu'il fallait que la prise son soit impeccable... Elle était venue nous rejoindre sans rien nous dire de sa situation du moment, alors qu'elle n'avait rien en poche et rien mangé. Elle nous a redit plus tard qu'elle avait bien apprécié le chocolat chaud que nous avions pris ensemble pour nous réchauffer... Sa précarité qui lui faisait honte avait d'un coup été transformée en quelque chose de beau qui servait une cause, qui portait un message dans un spectacle collectif.

D'autres passages du texte font référence au vécu des apprenants, et chaque fois le fait de dire le texte, de le voir joué, a fait percevoir la difficulté vécue comme un obstacle contourné. Les apprenants en ont ressenti une certaine fierté, alors qu'auparavant c'étaient des faits ou des situations que les apprenants avaient tendance à minimiser ou à vouloir oublier.

Derniers développements

Tout ce travail pour deux représentations... c'est vrai que c'était vite fini. Heureusement, nous avons filmé le spectacle ⁶ ; c'est une trace que peuvent garder les apprenants pour en parler à d'autres, qui peut être utilisée pour aborder les représentations de la richesse, de la pauvreté, de l'impact de l'argent sur le pouvoir que chacun estime avoir dans sa vie...

Et puis, nous avons eu une commande pour une troisième représentation mi-octobre. Une des spectatrices de la première représentation à Dison et responsable du personnel 'aides familiales' d'une grande structure à Verviers souhaitait que le spectacle serve de base de réflexion sur la cohésion sociale, thème de leur journée du personnel. Par cette commande, le spectacle a montré qu'il a atteint un de ses objectifs : toucher le public. Chacun, à un moment ou l'autre du spectacle, peut se reconnaître dans un personnage, dans une phrase, une situation.

Une autre belle retombée était l'intention de deux apprenantes de s'inscrire à un cours d'art de la parole au Conservatoire de Verviers à la rentrée. S'autoriser à avoir un loisir ne fait pas facilement partie des priorités des apprenants.

Un des apprenants qui a trouvé un emploi en cours de projet a tenu à participer jusqu'au bout. C'était important pour lui de continuer à faire partie de l'équipe jusqu'à la fin. Il s'était investi dans l'écriture d'un texte slam qu'il devait mémoriser et réciter sur scène, accompagné par le guitariste. Il s'est investi pour travailler seul cette mémorisation, a pris contact directement avec Jacques Stotzem pour répéter dans ses moments libres. C'était pour lui une réelle victoire de réussir à dire son texte 'sans papier', et sur scène il s'est réellement adressé au public. Cet apprenant en formation depuis quelques années à Lire et Ecrire a dit que cette expérience avait été une clôture de sa formation, qu'il comptait maintenant s'investir dans le slam qu'il avait découvert et continuerait d'écrire seul des textes.

Tout perdu Tout gagné aura finalement permis de faire ressentir l'expression artistique,

qui peut être orale, picturale, musicale, poétique..., comme une priorité pour notre société et une réflexion ouverte à laquelle chacun peut prendre part.

Pascale HILHORST
Formatrice de l'Atelier d'écriture
Lire et Ecrire Verviers

1. Par exemple le mini-guide sur une balade autour de Verviers **La balade des Récóllets** ou le livre **Gagnants à l'unisson – Ecrire la vie pour se sentir libres** (voir Pascale HILHORST, « **Ecrire sur la vie à travers le projet Gagnants à l'unisson** », in *Journal de l'alpha*, n°166, novembre 2008, pp. 15-20).
2. Texte publié dans le volume 1 (n°14-15) de la revue 'L'étrangère' consacré à André du Bouchet, paru en mai 2007. Accessible en ligne à la page : <http://remue.net/spip.php?article2278>
3. Les haïkus nous viennent du Japon. Ce sont de courts poèmes composés seulement de 17 syllabes réparties en 3 vers (5, 7, 5).
4. Voir notamment : Hanife CATALKAYA (interview), **Un DVD pour démonter les préjugés dont sont victimes les personnes analphabètes**, in *Journal de l'alpha*, n°169, juin 2009, pp. 21-27 ; Isabelle DEMORTIER, **Obligation ou droit de se former ?**, in *Journal de l'alpha*, n°170, septembre 2009, pp. 61-66.
5. Le spectacle a été joué le 20 juin en soirée pour un large public dans la salle du Centre culturel de Dison. La deuxième représentation, jouée le 26 juin en matinée, était destinée au public adulte en formation à Verviers.
6. Possibilité de commander un film de la représentation en prenant contact avec Pascale Hilhorst à Lire et Ecrire Verviers (tél : 087 35 05 85 – courriel : pascale.lassabliere@lire-et-ecrire.be).

Coordonnées de Nathalie PAUPORTÉ :
Tél : 0494 46 93 80
Courriel : nastoliah@skynet.be